



CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

À CAEN

DISCOURS

PRONONCÉ

À LA SÉANCE DE CLÔTURE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 22 AVRIL 1911

PAR

M. VIDAL DE LA BLACHE

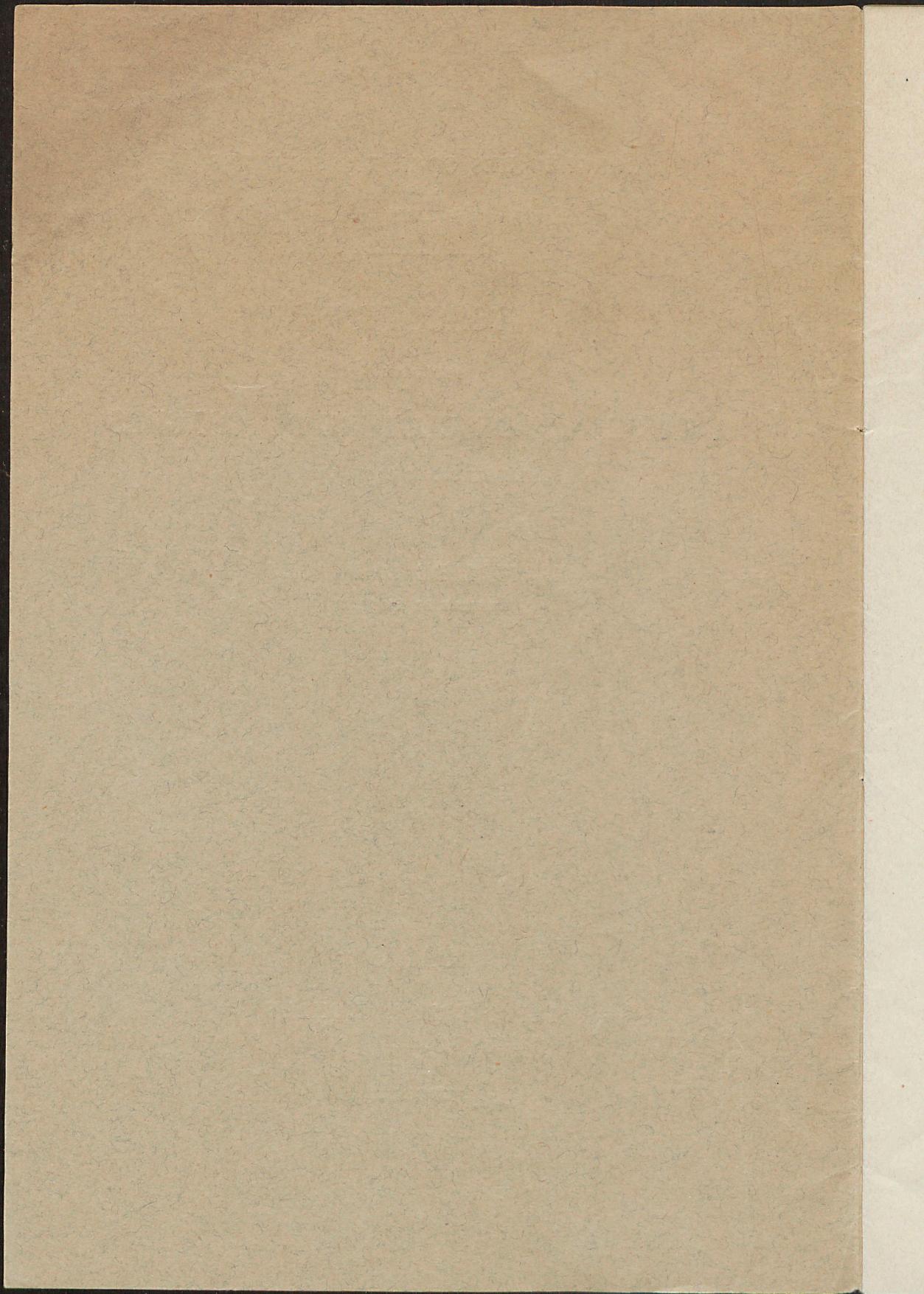
MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXI



CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

À CAEN

DISCOURS

PRONONCÉ

À LA SÉANCE DE CLÔTURE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 22 AVRIL 1911

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

DE GENÈVE

DISCOURS

PROLOGUE

À LA SÉANCE DE CLÔTURE DU CONGRÈS

DU SAMEDI 25 AVRIL 1911

c. 893(37)

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

À CAEN

DISCOURS

PRONONCÉ

À LA SÉANCE DE CLÔTURE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 22 AVRIL 1911

PAR

M. VIDAL DE LA BLACHE

MEMBRE DE L'INSTITUT

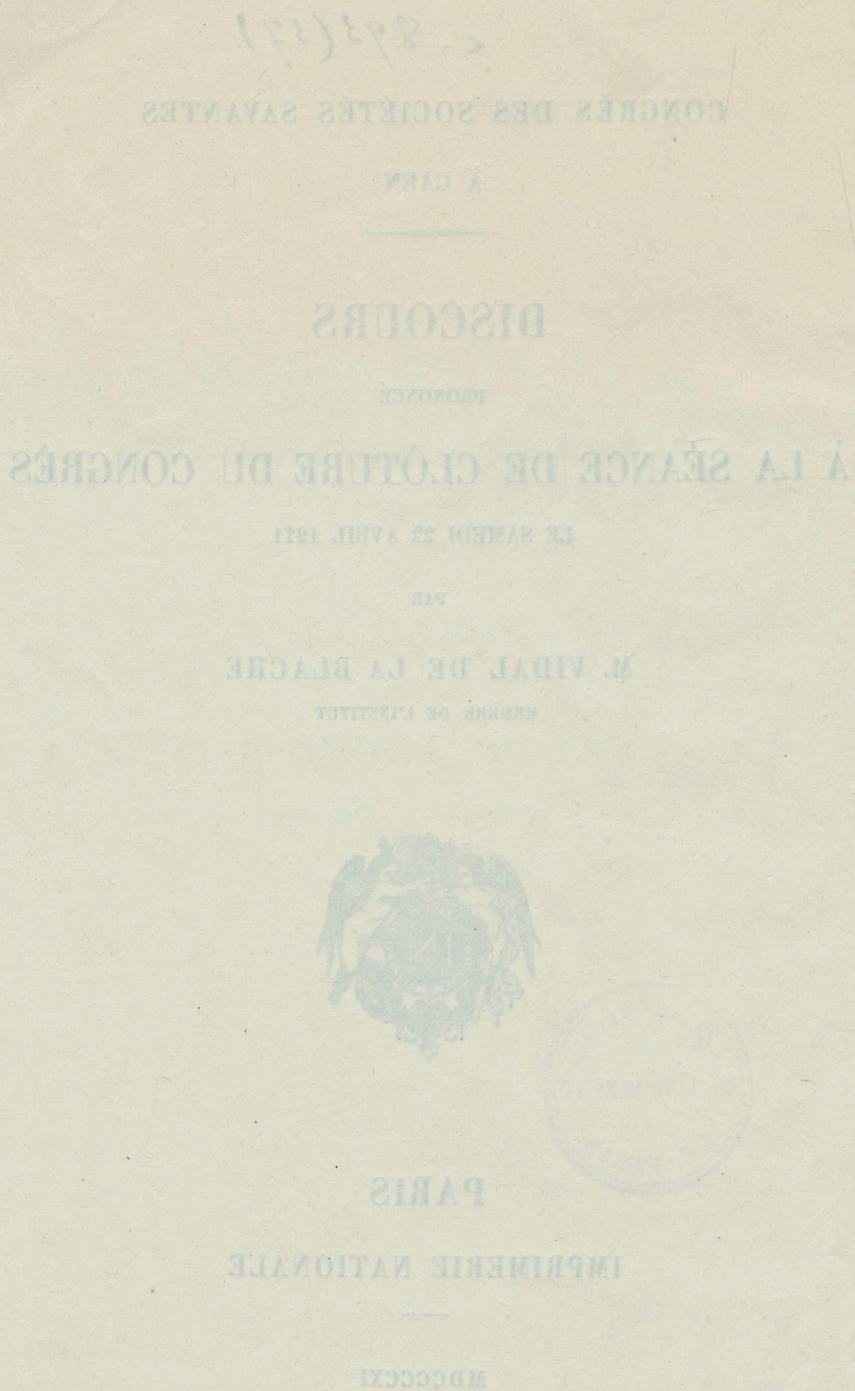
PARIS



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXI



DISCOURS DE M. VIDAL DE LA BLACHE.

MESDAMES, MESSIEURS,

M. le Ministre de l'instruction publique avait l'intention d'apporter aux savants réunis dans ce congrès le témoignage de l'estime qu'il éprouve pour leurs travaux. Des circonstances exceptionnelles l'ont empêché, au dernier moment, de venir prendre ici la présidence qui lui appartient. Il m'a chargé de vous exprimer ses profonds regrets et de vous transmettre les sympathies et les félicitations du Gouvernement de la République. Il ne manquait pas de voix plus autorisées que la mienne pour se faire entendre ici; vous regretterez sans doute de ne pas écouter à cette place notre vénéré maître M. Levasseur, ou bien l'éminent vice-président de la section des sciences économiques et sociales, M. de Foville. Ces regrets, nul ne les ressent plus que moi-même. Celui qui comptait bien se recueillir aujourd'hui dans le rôle d'auditeur, et auquel échoit le périlleux honneur de prendre la parole, a besoin plus que jamais de compter sur toute votre bienveillance.

Par une touchante pensée, on a coutume, dans cette séance solennelle de clôture, de commencer en rappelant le souvenir de ceux de nos collègues que la mort a enlevés depuis l'année précédente. Ce pieux hommage s'inspire des sentiments de confraternité scientifique que ces congrès ont pour objet d'entretenir; et il n'est pas rare qu'il évoque le regret de relations et même d'amitiés contractées sous leurs auspices. Parmi les noms recommandables à divers titres que présenterait la liste nécrologique de cette année, il convient d'adresser un souvenir particulier à ceux que des découvertes plus retentissantes ont mis en relief. C'est ainsi que, dans ces derniers jours, nous avons appris la mort du Père de la Croix, dont le nom reste associé à ces célèbres fouilles de Sanxai qui, de 1880 à 1884, nous révélèrent l'existence d'une station gallo-romaine jusqu'alors inconnue, près de Lusignan. Nommé, à la suite de ces découvertes, chevalier de la Légion d'honneur, le Père de la Croix n'avait cessé de poursuivre jusqu'à un âge très avancé son activité

de chercheur, car il semble bien que cette passion n'abandonne guère ceux qu'a une fois touchés le charme des heureuses surprises qu'elle ménage. Je dois notamment citer ici les recherches auxquelles il se livra à Bernay.

C'était aussi un explorateur habile et persévérant de nos antiquités nationales que M. Paul du Châtellier, correspondant de la Société des antiquaires de France et du Ministère de l'instruction publique. Il avait pu réunir, grâce à ses fouilles, une magnifique collection d'antiquités gauloises, dans son château situé près de Pont-l'Abbé. Ce coin de terre profondément imprégné d'archaïsme par lequel se termine la péninsule bretonne, semble le conservatoire naturel du passé. M. du Châtellier faisait libéralement les honneurs de ses trésors aux savants; et, suivant l'opinion d'un maître éminent, Alexandre Bertrand, les rapports et mémoires relatifs à ses fouilles ont contribué à éclairer l'histoire primitive de cette extrême Armorique.

Le nom du général de Beylié nous attire vers des horizons plus lointains, mais, tout aussi bien, vers des contrées qui présentent pour nous le plus grand intérêt, et dont on peut dire même que l'exploration scientifique est devenue un devoir que nous avons assumé vis-à-vis du monde. C'est en effet sur l'Indo-Chine que paraissait s'être décidément fixée la curiosité longtemps vagabonde du général; et c'est là qu'il est mort, victime, le 15 juillet 1910, d'un naufrage dans les rapides du Mékong, en soldat de la science au champ d'honneur. Au cours d'une brillante carrière militaire il avait trouvé le moyen d'entreprendre à ses frais des voyages et des recherches archéologiques en Algérie, dans le monde byzantin, en Mésopotamie; mais, depuis huit ans environ, il subissait comme tant d'autres le prestige de ces antiquités cambodgiennes qui ont laissé de si magnifiques vestiges. Il a pu rendre ainsi aux archéologues, et même aux simples touristes qu'attirent les ruines d'Angkor-Vat, les services les plus effectifs: reproductions, levés de plans, et même organisation pratique de moyens de séjour et de voies d'accès, tout cela lui est dû. D'autres projets hantaient son esprit; c'était maintenant jusque dans l'archipel de Mergui, voisin de la côte birmâne, qu'averti par certains indices de villes disparues il se proposait d'étendre ses recherches. La commission archéologique de l'Indo-Chine consacrait récemment un hommage mérité à sa mémoire; la ville de Grenoble, dont il était originaire, lui est

reconnaissante de précieuses libéralités. Son nom restera attaché à l'œuvre que poursuivent dans ces foyers d'antiques civilisations nos savants de l'école d'Extrême-Orient; œuvre à laquelle, comme en Afrique, tant d'officiers ont tenu à honneur de prêter une collaboration utile et souvent brillante !

Il est un nom qui vient ici naturellement sur toutes les lèvres, celui de l'homme dont le souvenir restera vivant dans ces congrès dont il était l'âme, Léopold Delisle. Lorsque, le 22 juillet dernier, ce robuste et vaillant vieillard fut subitement enlevé, d'une mort que pourraient envier tous les hommes d'étude, tenant encore la plume d'une main que la fatigue n'avait pu atteindre, des voix éloquentes ont célébré à l'envi sa science, son caractère, la loyale bonté que respirait sa personne. Il ne m'appartient pas de redire ce qui a été si bien dit, avec une compétence à laquelle je ne saurais prétendre. Mais c'est un devoir, en cette circonstance, de rappeler, au moins brièvement, ce qu'il fut pour ces congrès, quelle part il leur accorda dans son activité. Dans la liste bibliographique qui s'arrête en 1903 et qui malgré cela ne comprend pas moins de 1,889 articles, digne monument de gratitude élevé au maître par un disciple, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou la fécondité des recherches, ou le dévoûment du chercheur. Nul n'a mieux compris et mieux pratiqué ce rôle de conseiller bienveillant qui est une des plus délicates, mais des plus essentielles fonctions d'un maître de la science. « Il y a, disait-il d'une façon charmante, des bibliographes querelleurs; mais tous ne le sont pas. Ceux qui ne le sont pas doivent-ils donc s'abstenir de tout avertissement, de toute critique? Ils ne se conformeront pas, s'ils s'en abstiennent, au précepte : Aidez-vous les uns les autres. »

Faut-il rappeler le rapport qu'à une date déjà bien ancienne il rédigea pour tracer le plan de nos dictionnaires départementaux: œuvre si utile, qui se poursuit trop lentement, et dont il fut, après Duruy auquel revient l'initiative, un des parrains? Une autre fois (c'était dans une des réunions solennelles de nos congrès), il provoqua de la part de Jules Ferry, Ministre de l'instruction publique, la promesse de réparer les déprédations dont nos bibliothèques avaient souffert par des vols tristement célèbres. Engagement mémorable; et je n'ai pas besoin d'ajouter comment L. Delisle s'employa, de toute sa science, de toute l'autorité que lui donnait son caractère, et réussit, du moins en partie, à rendre cette promesse

effective. Citerai-je enfin, car il faut choisir, le rapport magistral qu'il rédigea plus tard, au nom du Comité des travaux historiques et scientifiques, pour les instructions destinées aux correspondants du Ministère; et où, joignant l'exemple au précepte, il inséra une cinquantaine de communications d'un haut intérêt?

Il y a, dans toutes ces manifestations d'activité scientifique, un trait qui mérite de nous frapper: ce ne sont pas seulement des paroles, mais des actes. L'esprit d'organisation se combine chez Léopold Delisle avec l'esprit d'érudition. Il y a chez lui du collectionneur, mais qui ne s'inspire pas d'un vain dilettantisme. Qu'il éprouvât, certes, un plaisir que des érudits peuvent comprendre, à suivre la piste de quelque manuscrit ou de quelque livre rare, à travers des odyssées comparables à celles qu'ont subies tels diamants célèbres, il n'est pas interdit de le penser. Mais à cette curiosité se liait toujours le désir de préciser un point d'histoire, une date, d'établir un enchaînement dans une série de faits intéressant la marche de la civilisation. Par cette réunion caractéristique de qualités qui parfois s'excluent, par ces dons pratiques alliés à ceux de l'érudition, par la ténacité qu'il savait mettre au service de poursuites scientifiques ou de restitutions légitimes, ne s'épargnant pour cet objet ni diplomatie ni démarches, il me sera bien permis de proclamer ici, devant les Normands qui me font l'honneur de m'écouter, que M. Delisle fut bien un des leurs, qu'il représente une des meilleures personnifications de leur race.

Il sut, en effet, se partager véritablement entre ses deux patries, sans que l'affection qu'il avait pour l'une ait jamais fait tort à l'autre. Dans la marche si simple de cette vie vouée à la science, Paris tient sans doute la plus grande place, puisque c'est là, entre l'École des chartes, l'Académie des inscriptions, la Société des antiquaires de France et surtout sa chère Bibliothèque nationale, que se dépensait le principal de son activité. Mais il garde toujours une pensée pour sa province natale, à laquelle le rattachent également des liens si chers de famille: la Société des antiquaires de Normandie, la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à laquelle revient le très grand honneur d'avoir couronné, avant l'Institut lui-même, le livre sur *l'Agriculture en Normandie au moyen âge*, l'Annuaire de la Manche, sans oublier le Journal de Valognes, reçoivent régulièrement, jusqu'à la fin de sa vie, ses communications et des marques de son intérêt. Nos yeux le cherchent

involontairement dans ce congrès auquel il manque; et il semble que le vide fait par sa mort apparaisse plus sensible dans cette ville où tout parle d'un passé qui lui était cher, dans cette noble cité dont l'accueil nous laissera à tous un reconnaissant souvenir!

C'est ainsi que le nom de M. Léopold Delisle s'associe naturellement à celui de tant d'hommes éminents dont l'activité s'est volontairement concentrée sur l'étude de la terre natale. Cette province a produit une véritable pépinière de savants. On est frappé, quand on compulse les collections de ses sociétés scientifiques, et particulièrement celles de la Société des antiquaires de Normandie, d'y trouver tant de noms qui se recommandent, à titres divers, à la reconnaissance des travailleurs : les Gerville, les Leprévôt, les de Caumont et bien d'autres. Il semble que l'amour du sol natal les ait bien servis; car ils y ont contracté des habitudes de vue directe, de contact avec les vivantes réalités, qui leur ont ouvert des aperçus et suggéré des notions qui trop souvent échappent aux travailleurs de cabinet : j'entends surtout la notion du rapport entre l'objet étudié et le milieu dont il est issu. Ce serait peut-être remonter trop haut que de rappeler, à l'appui de cette remarque, le livre qu'un des professeurs de votre ancienne université, Lépecq de la Clôture, publia en 1778 sous un titre que j'abrège : . . . *Ouvrage dans lequel les épidémies, les constitutions régnantes sont liées, selon le vœu d'Hippocrate, avec les causes météorologiques locales . . . , ainsi qu'avec l'histoire naturelle et médicale de la Normandie.* Il y a là, toutefois, une tendance à noter. Elle s'affirme avec plus de netteté dans le livre que publia en 1828 de Caumont : *l'Essai géognostique du département du Calvados.* Il y montrait, suivant ses propres expressions, «la nécessité d'insister sur tout ce qui peut montrer la liaison de la géognosie des roches avec la géographie physique, la géographie des plantes, la géographie économique». Certaines expressions ont pu vieillir; nous ne parlerions plus aujourd'hui de géognosie, et peut-être le nom de géographie humaine répondrait-il mieux que celui de géographie économique à l'ampleur de la pensée. Mais combien est-il intéressant et significatif qu'à une époque où la géographie avait encore pour longtemps à se traîner dans la vieille ornière des mots aussi justes, des conceptions aussi fécondes, se soient trouvés sous la plume de ceux qui, dans leurs études variées, n'avaient

jamais perdu de vue le sol, le sol d'où monte la sève qui anime et qui vivifie !

De tels précédents sont bien faits pour démentir l'idée chagrine et pessimiste, qui se fait jour parfois, sur les conditions du travail scientifique en province. La province a eu ses initiatives heureuses. Elles sont nées de l'observation patiente et assidue du sol, d'une curiosité s'exerçant sans relâche sur des objets que personne n'avait encore désignés à l'attention. Lorsque, vers 1841, Boucher de Perthes commença à examiner dans les graviers de la Somme les premiers rudiments d'industrie humaine, qui eût pensé qu'il posait ainsi les fondements d'une science inconnue à Paris, longtemps encore dédaignée ou niée dans les cercles attitrés qui disposaient de la renommée ? Vous savez cependant, et ce congrès vous en a présenté de nouvelles preuves, quelles lumières nouvelles et inattendues la science préhistorique a déjà projetées sur les origines des civilisations humaines, et ce qu'il est permis d'attendre d'elle.

Tout à l'heure, Messieurs, un savant historien, profondément versé dans la connaissance des documents qui permettent de reconstituer l'histoire politique et surtout économique du passé, exprimait avec l'autorité qui lui appartient la nécessité pour les économistes et les historiens d'avoir recours aux lumières de la géographie. Je suis touché, mais non surpris, que ce conseil jaillisse de l'expérience d'un spécialiste consommé.

Assurément l'histoire a et garde son domaine, comme la géographie doit garder le sien. Chacune obéit à ses lois propres qu'il faut observer; et les faits économiques eux-mêmes, dont il est surtout question ici, présentent un enchaînement qui tient parfois à des causes qui, en apparence du moins, n'ont rien de géographique. Mais sous ces réserves, on ne saurait trop en effet souhaiter que l'élément géographique, c'est-à-dire la considération du milieu physique et des conditions d'existence qui en dérivent, prît une plus grande place dans les études si variées auxquelles se livrent nos historiens économistes. La géographie n'explique pas tout, mais rien ne s'explique complètement sans elle. Les formes d'activité industrielle, par exemple, se modifient incessamment : le coton se substitue au lin ou à la laine. Souvent même il suffit de la présence d'une main-d'œuvre expérimentée en un genre pour susciter sur le même théâtre une application d'un genre tout diffé-

rent. Les industries se déplacent, des campagnes aux villes, des montagnes aux vallées, du voisinage des bois à celui des rivières, du carreau de mines aux quais des ports de mer. Après avoir émigré des montagnes, elles y reviendront peut-être attirées par les chutes d'eau. Mais ces transformations et ces déplacements s'opèrent dans un certain rayon; ils se produisent par des transitions et suivant des directions qu'il est possible de retracer. L'habitude même du travail industriel et la formation si essentielle d'une population adaptée dépendent de conditions d'existence et de relations qu'explique le milieu. D'où il résulte au fond que soit dans son évolution, soit dans ses origines, une industrie, même très émancipée de toute influence locale, ne laisse pas d'avoir des racines qu'il appartient à la géographie de mettre à jour.

Il y a encore autre chose. La géographie s'attache à localiser; c'est son affaire essentielle, sa raison d'être. Quand elle s'applique aux œuvres humaines qui relèvent d'elle, modes d'habitat, types de groupement, genres de culture, choses qui contribuent à la physionomie du paysage, elle a pour premier devoir de déterminer leur répartition, l'aire d'étendue qu'elles occupent. Elle fait de même, s'il s'agit d'espèces et d'associations végétales; c'est sur ce principe qu'est fondée la géographie botanique. Or n'y a-t-il pas aussi une aire de répartition pour les phénomènes sociaux et économiques? Croit-on, par exemple, que les mêmes lois ou les mêmes influences générales se traduisent partout par les mêmes effets? Une étude régionale attentive, comme celle qu'un de nos jeunes maîtres, M. Jules Sion, publiait récemment sur les *Paysans de la Normandie orientale*, abonderait en preuves du contraire. Ce n'est pas ici le cas d'insister sur une question qui exigerait de grands développements. Qu'on veuille bien seulement réfléchir à toutes les causes d'erreur qui proviennent de généralisations imprudentes. La géographie peut en cela servir de correctif; elle trace des limites; elle fait voir des différences, et, si elle ne suffit pas à les expliquer, elle rend le service d'avertir.

C'est ainsi que l'étude du passé, aussi bien que celle du présent, peut profiter du concours de la géographie. C'est le présent surtout, il faut en convenir, qui s'impose aujourd'hui à nos préoccupations. Il nous fascine.

Il est bien certain que l'étude des questions modernes et contemporaines exerce sur de bons esprits une attraction de plus en

plus forte. Quiconque a pu fréquenter les jeunes gens de nos écoles d'enseignement supérieur, futurs auteurs de thèses de doctorat, pépinière d'où sortiront les historiens de demain, ne me démentira pas à cet égard. Je suis loin de méconnaître la force des raisons qui justifient cette tendance: l'une des principales est, sans doute, l'espoir, l'illusion peut-être de scruter à travers les phénomènes présents le secret de l'avenir prochain. Chacun veut s'essayer avec le sphinx. D'autant plus importe-t-il par conséquent de se munir de précautions prudentes et de sages conseils. On en a donné tout à l'heure d'excellents, auxquels je ne puis que m'associer. Les qualités de critique objective, de calme jugement ne sont nulle part plus désirables que dans ces questions qu'obscurcissent à l'envi tant de passions et de controverses.

Qu'il me soit permis d'ajouter, non pour contredire à ces paroles, mais pour les confirmer au contraire, que l'étude du passé, antique ou médiéval, pour être un détour, n'est pas le plus mauvais chemin à prendre afin d'aborder les questions contemporaines. Fustel de Coulanges aimait à exprimer cette opinion : il voyait dans le maniement des textes ou documents anciens, moins nombreux et par là plus accessibles à la critique, le meilleur apprentissage en général pour l'historien, quelle que fût, en définitive, l'époque sur laquelle il fixât son choix.

En aucun cas, Messieurs, la Normandie ne saurait donc avoir à regretter d'avoir été ce qu'elle restera sans doute, suivant l'heureuse expression du précédent orateur, «la terre classique de l'érudition française». Si l'histoire contemporaine est en quête de chercheurs de clair jugement, de curiosité avisée, d'esprit sûr, elle en trouvera dans cette province, où ces qualités sont natives, où le goût de l'histoire attentive et méthodique est, pour ainsi dire, un fruit du terroir. Nul pays, si ce n'est peut-être l'Alsace, n'a été étudié par ses fils avec autant d'attachement et de respect. On y a pratiqué la meilleure forme du régionalisme, celui qui consiste à rester soi-même, à vivre de sa vie sans se fermer au dehors, à cultiver soigneusement le patrimoine des traditions et des souvenirs, sans s'emprisonner dans les formules du passé. Par l'équilibre naturel de son génie, comme aussi par sa participation active à la vie économique, la Normandie est très favorablement préparée à porter sur les questions d'histoire moderne et contemporaine un jugement libre et sain. Qu'il me soit donc permis de souhaiter à

mon tour que, sans diminuer l'attention que mérite le passé, qui tient après tout les clefs du présent, les études modernes et contemporaines poussent de fortes racines en la terre de Normandie. Elle y portera les précieuses qualités qui la distinguent, sa saveur propre. Et ce sera un service et non des moindres à ajouter à ceux qui n'ont cessé de s'échanger entre la grande et la petite patrie, depuis un millier d'années que leurs destinées sont communes et que les cœurs battent à l'unisson.



12

plus forte. Quiconque a pu faire le tour de nos bibliothèques et des éditions de nos meilleurs auteurs, n'a pas d'autre chose à faire que de constater que l'œuvre de l'artiste est dans l'ensemble une œuvre de grande qualité. Elle a pourtant été malheureusement bousculée par les événements révolutionnaires qui ont entraîné la mort de nombreux hommes et de femmes qui étaient alors au sommet de leur carrière. Mais il faut également reconnaître que dans ces circonstances, l'artiste a su garder sa dignité et son honneur, et que son œuvre continue à inspirer et à éduquer les générations futures.

Qu'il soit donc permis d'ajouter, afin de contribuer à ces hommages, mais pour les compléter au contraire, que l'œuvre de l'artiste, unique en modernité, pour être un retour à un des plus anciens chemins à prendre dans l'abord des questions contemporaines, l'art de Coulengy, réussit à exprimer cette opacité. Il nous donne le manuscrit des textes ou documents rares, moins nombreux et par le plus accessible à la critique, le meilleur appren-

tissage en général pour l'avenir, quelle que soit sa définition, l'époque sur laquelle il fixa son choix.

Le succès des Messieurs de Normandie ne saurait donc avoir à regretter d'être été ce qu'il est resté sans doute, suivant l'heureuse expression du précédent orateur, « le seul classique de l'éducation française ». Si l'histoire contemporaine est un guide de chercheurs de clair jugement, de curiosité avisée, d'esprit sûr, elle se trouvera dans cette province, où ces qualités sont naturelles, un goût de l'histoire attentive et méthodique est, pour ainsi dire, un fruit de terre. Un pays, si ce n'est peut-être l'Alsace, n'a pas été, par ses fils, avec tant d'attachement et de respect. On y a pratiqué le meilleure forme du régionalisme, celle qui consiste à rester en-même, à vivre de sa vie sans se fier au dehors, à cultiver sainement le patrimoine des traditions et des valeurs, sans l'enfermer dans les formules du passé. Par l'équilibre naturel de son génie, comme aussi par sa participation, autre à la vie économique, la Normandie est très favorablement préparée à porter sur les questions d'histoire moderne et contemporaine un jugement libre et sain. Qu'il me soit donc permis de conclure à

